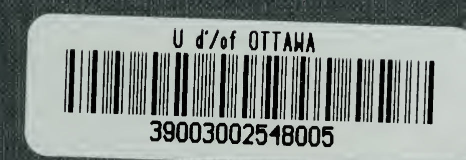

U d'/of OTTAWA
39003002548005



Arrière-Saison

FRANÇOIS COPPÉE

Arrière-Saison

POÉSIES



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M DCCC LXXXVII



RUINES DU CŒUR

Mon cœur était jadis comme un palais romain,
Tout construit de granits choisis, de marbres rares.
Bientôt les passions, comme un flot de barbares,
L'envahirent, la hache ou la torche à la main.

Ce fut une ruine alors. Nul bruit humain.
Vipères et hiboux. Terrains de fleurs avares.
Partout gisaient, brisés, porphyres et carrares ;
Et les ronces avaient effacé le chemin.

Je suis resté longtemps, seul, devant mon désastre.
Des midis sans soleil, des minuits sans un astre,
Passèrent, et j'ai, là, vécu d'horribles jours ;

Mais tu parus enfin, blanche dans la lumière,
Et, bravement, afin de loger nos amours,
Des débris du palais j'ai bâti ma chaumière.





L'AVEU

Tu n'as pas toujours été sage,
Toi dont le cœur bat sur mon bras.
Pour plus d'un amant de passage
Tu souris et tu soupiras.

D'une voix honteuse et farouche
Tu me l'as dit, par un soir bleu ;
Mais ma bouche a fermé ta bouche,
Que purifiait ton aveu.

J'avais prévu ta confidence,
J'avais deviné ton roman,
Fille du peuple sans prudence
Et qui n'avais plus de maman.

En Mai, sous le maigre feuillage,
Chantaient les moineaux de faubourgs.
N'est-ce pas ? Le vague ennui, l'âge ?...
Je connais ces tristes amours.

Mais le cœur sur qui tu te serres,
Ayant souffert, sait excuser ;
Et je vois dans tes yeux sincères
Que j'ai ton vrai premier baiser.

De nous deux, c'est toi la meilleure,
Puisque tu sais aimer le mieux.
Regarde, mon enfant, je pleure,
Moi si blasé, moi déjà vieux !

Par la tendre et simple manière
Dont tu m'avouas ton passé,
Je te dois ma larme dernière,
Et par elle il est effacé.





PRINTEMPS PERDUS

Hélas ! pourquoi si tard t'ai-je donc rencontrée,
Rose de mon automne, ô mignonne adorée ?
Pourquoi, pourquoi si tard ?... Je songe bien souvent
Que jadis, moi, jeune homme, et toi, petite enfant,
Nous étions des voisins, et que, sans nous connaître,
Moi, mûr trop tôt, et toi venant presque de naître,
Nous habitions tous deux dans ce coin de Paris
Où, maintenant, ayant déjà des cheveux gris,

Vieux garçon tout surpris de ma bonne fortune,
Le long des boulevards déserts, les soirs de lune,
Je vais en te serrant le bras, silencieux,
Et m'arrête parfois pour te baiser les yeux.

C'est ainsi, cependant, ô ma chère petite !...
Le logis où, depuis plus de quinze ans, j'habite
Est près de la maison dans laquelle, jadis,
Pauvre et naïve enfant du peuple, tu grandis.
Toi qui, par la chaleur de tes lèvres si douces,
As fait sur mon vieux cœur fleurir de jeunes pousses,
— Tel, au soleil d'Octobre, un arbre faubourien, —
Près de moi tu vivais ; — et je n'en savais rien !
Dire que j'ai souvent mené ma flânerie,
Par les soirs de printemps bons pour la rêverie,
Dans la paisible rue aux jardins odorants
Où tu m'as confié que logeaient tes parents,
Et que cette gamine aux pieds fins, droite et maigre,
Qui sautait à la corde en criant : « Du vinaigre ! »
Et qui s'interrompait avec un peu d'humeur
Pour laisser le passage au distrait promeneur,

C'était peut-être toi vers ta dixième année,
Toi que j'ai cent fois vue et jamais devinée!...
La cruelle pensée!... Et dire que plus tard,
Dans ce même quartier, sur ce long boulevard
Où, par les nuits de Juin, par les nuits étoilées,
Le petit monde prend le frais sous les allées,
Nous nous sommes croisés, sans doute, plus d'un soir,
Moi, rêveur absorbé qui regardais sans voir,
Toi, fille de seize ans, mise en apprentissage,
Qui rentrais à la hâte et voulais rester sage;
Et dire que jamais alors nos yeux n'ont lui,
Moi, m'écriant: « C'est elle! » et toi, disant: « C'est lui!... »

Telle est la vie. On marche, on va, — quelle injustice! —
Sans qu'un seul battement de cœur vous avertisse
Du bonheur qu'on coudoie et qu'on laisse passer.
Mais le hasard n'a pas voulu nous fiancer,
Et nous avons tous deux, dans l'exil, dans l'absence,
Perdu, moi, ma jeunesse, et toi, ton innocence.
— Lorsque enfin sur mon sein ton front s'est reposé,
Le sort t'avait meurtrie et j'étais bien blasé,

Et je t'ouvris mes bras, ô ma simple maîtresse,
Comme un port en ruine à la barque en détresse!
Ah! certes, notre amour automnal nous est cher.
Tout ce que notre vie a d'impur et d'amer,
Nous l'oublions. La paix heureuse est dans notre âme.
Jamais tu ne sauras assez, ô chère femme,
Qui parfumes mon cœur d'un dernier sentiment,
Combien je me sens bon, combien tendre et clément,
Quand je t'ai près de moi, douce, triste et jolie!
Mais il est, vois-tu bien, plein de mélancolie,
Le souvenir, qu'en vain je cherche à réprimer,
De ces printemps perdus à ne pas nous aimer.





MINUTE SENTIMENTALE

Amour plus que beauté me touche,
O ma mignonne, et j'aime mieux,
Bien mieux, ton regard que tes yeux,
Et ton sourire que ta bouche!

Pour tout le monde, c'est certain,
Ta bouche est enfantine et ronde,
Et tes yeux sont pour tout le monde
Bleus comme le ciel du matin.

Mais pour moi seul, tu me le jures,
Brilla ce regard attendri;
Pour moi, pour moi seul, ont souri
Si doucement ces lèvres pures!

Avant de m'avoir pour amant,
A d'autres tu semblais jolie;
Mais par moi tu fus embellie
De la beauté d'un sentiment.





SON CHARME

Au premier regard elle plaît,
Ma fine blonde au teint de rousse;
Mais, seul, je sais combien elle est
Silencieuse, tendre et douce.

L'air anglais et mise avec goût,
La taille svelte et gracieuse,
Elle est exquise, mais surtout
Tendre, douce et silencieuse.

Ses yeux clairs sont de purs émaux,
Et mon désir s'y laissa prendre;
Mais son vrai charme est dans ces mots :
Douce, silencieuse et tendre.





TACHES DE SON

Sur ta peau si tendre et si lisse,
Dont ma bouche sait la douceur,
Le soleil d'été, par malice,
A mis des taches de rousseur.

C'est tous les ans la même chose;
Et l'on dirait qu'il veut laisser
Sur ton radieux teint de rose
Une trace de son baiser.

Mais j'aime tout de ce que j'aime;
Et ton front, si frais et si doux,
M'attire davantage même
Constellé de quelques points roux.

Quand à mes lèvres tu le portes
D'un geste amoureux, je crois voir
La neige d'or des feuilles mortes
Sur le ciel vermeil d'un beau soir.





CRÉPUSCULE

Ainsi qu'un malheureux, le corps frileux et gourd,
Tâche de se chauffer en soufflant sur des braises,
L'amer couchant d'Octobre, au lointain du faubourg,
A fait flamboyer ses fournaises.

Dans les squelettes noirs des arbres nus et droits,
Le vent du soir, tout bas, parle d'une voix rauque;
Un archipel d'îlots couleur de feu, mais froids,
Nage dans la paix du ciel glauque.

Combien de fois déjà par des soirs tout pareils,
Où l'esprit sur lui-même en souffrant se replie,
L'adieu rouge et glacé des suprêmes soleils
M'a versé sa mélancolie!

Combien de fois ce vent aux sinistres soupirs,
Dont le gémissement se glisse sous les portes,
A fait devant mes yeux tourner mes souvenirs
Dans la valse des feuilles mortes!

Automne nostalgique, automne évocateur,
Qu'ils me font mal, tes ciels, qu'un dernier rayon moire,
Tes purs et tristes ciels, froids comme la douleur,
Et profonds comme la mémoire!





LE BAISER

Je ne fus heureux — pas souvent —
Que par le baiser, je l'avoue.
J'aimais les lèvres sur ma joue,
Quand j'étais un petit enfant.

Le baiser seulement me touche.
Ma jeunesse et mon âge mûr
L'ont cherché, libertin ou pur;
Et l'on me baisa sur la bouche.

Aucuns fils ne me survivront ;
La saison d'amour est finie.
A l'heure de mon agonie,
Qui me baisera sur le front ?





FLUX ET REFLUX

I

La nuit tombe et la mer descend.
Ma chère âme, allons sur la grève,
Auprès du flot retentissant!

Le doute m'assaille sans trêve.
M'aimes-tu vraiment? J'ai rêvé
Que ta tendresse serait brève.

Écoute le râle étouffé
Du flot lointain ! L'Angélus tinte
Tristement son dernier Avé.

Mon âme est par l'angoisse atteinte ;
Je tiens, comme pour un départ,
Ta main, froide malgré l'étreinte.

La falaise est dans le brouillard ;
Le vent humide nous pénètre.
Entends ce goëland criard !

Pour bien d'autres ton cœur fut traître ;
Ton passé n'est point innocent.
Tu vas m'abandonner peut-être !

La nuit tombe et la mer descend.

2

Le jour grandit et la mer monte,
Allons courir sur les galets !
Comme le ciel est pur ! Sois prompte.

Plus d'un bateau plein de filets
S'en va, le long du quai qu'il frôle,
Vers les horizons violets.

Serre-toi contre mon épaule,
Et, le cœur joyeux, allons voir
La vague écumer sur le môle !

Que j'étais injuste, hier soir ;
Je doutais de toi, ma chère âme !
Ce bleu matin me rend l'espoir.

Ton passé cruel, pauvre femme,
Nos larmes d'amour l'ont lavé,
Comme est ce rocher par la lame.

Vois! Le bon soleil s'est levé.
Aimons-nous sans crainte et sans honte.
Notre bonheur est retrouvé!

Le jour grandit et la mer monte.





TOAST CHAMPÊTRE

Mai, qu'avait jusqu'alors désolé le vent aigre,
Mai, frileux sous les fleurs, en habit de vinaigre,
S'était enfui. Joyeux, dans le ciel enchanté,
Le chaud soleil de Juin proclamait : « C'est l'été ! »
Celle qui connaît bien mon sentiment pour elle
Choisit sa robe claire et sa plus fraîche ombrelle ;
Et pour le beau pays de forêts et d'étangs
Qui cache nos amours depuis quelques printemps,

2

De grand matin, heureux de vivre, nous partîmes.
Les poiriers du chemin sont nos amis intimes;
Quand, dans la carriole au vieux cheval boiteux,
Nous passons, les rameaux murmurent : « Ce sont eux! »
Et, grise de plein air et de grand paysage,
Ma mignonne leur prend des feuilles au passage.
Rien n'a changé. Voici l'auberge. Sur le seuil,
Le vieux chien du logis vient pour nous faire accueil.
Notre chambre est la même. En ouvrant la fenêtre,
La même saine odeur de forêt nous pénètre.
Voici le pied tronqué de l'orme qu'on scia;
En face, dans le parc, le même acacia
Répand, comme jadis, son odeur printanière.
J'entends le loriot comme la fois dernière,
Et songe : « Le bonheur qui se peut retenir
Est tout dans l'habitude et dans le souvenir. »

Cependant, ma petite amie, — oh ! comment dire
Le charme tendre et fin de son joli sourire? —
Bien contente, elle aussi, dans ce coin retrouvé,
A ri, comme autrefois, du portrait mal gravé

Du pauvre Monsieur Thiers en toupet ridicule ;
Elle a mis son chapeau fleuri sur la pendule,
Oté ses gants de Suède, et puis, ayant pensé,
Tout à coup, qu'on ne s'est pas encore embrassé,
Elle s'approche, avec son air sainte-n'y-touche,
Et pose lentement sa bouche sur ma bouche.
Quelle minute !...

Un cri nous appelle soudain :
Le déjeuner ! On est servi dans le jardin,
Sous la tonnelle basse, auprès du jeu de boules.
On court se mettre à table en effarant les poules.
Victoire encor ! Rien n'a changé ! Tout est pareil !
Voici le gai vin blanc qu'il faut boire au soleil
Et dont la courte ivresse en rires se dissipe,
Le lourd couvert d'étain et de terre de pipe
Dont un joyeux rayon fait vibrer les couleurs,
Et des cerneaux tout frais dans une assiette à fleurs.

... Puisqu'après ce repas nous faisons une pause
Et que mon verre est plein, effeuilles-y la rose,

Ma chère, que tu fais tourner entre tes doigts;
Car je veux boire au nid de nos amours! Je bois
Au clocher du village, orné d'un coq de fonte,
Qui depuis cinq printemps,—à mon âge, on les compte,—
Le long des jeunes blés, pleins d'oiseaux et de chants,
Nous a vus tant de fois faire un bouquet des champs.
Je bois aux toits moussus où, comme nous fidèles,
Reviennent, chaque été, les bonnes hirondelles.
Je bois aux verts fourrés de ronce et de genêt
Où l'écho semble aimer ta voix qu'il reconnaît.
Je bois aux vieux témoins de nos gaîtés champêtres,
Aux fleurs dans les grands prés, aux fraises sous les hêtres,
A la forêt où chante au lointain le coucou,
Aux sentiers dans lesquels, te baisant sur le cou,
Je t'étreins brusquement pour te dire: « Je t'aime! »
Enfin, je bois au cher pays, toujours le même,
Où, depuis ce matin, nous sommes de retour,
Chère, et qui n'a pas plus changé que notre amour!





RETOUR

Viens ! Je t'aime ! Rentrons. La promenade est faite.
La claire nuit de Juin vient d'allumer ses feux ;
Le clocher du gros bourg, où nous logeons tous deux,
Se rapproche, et la lune en argente le faîte.

Regagnons lentement l'auberge, où l'on apprête
La chambre et le grand lit aux draps frais. Je te veux !
Et, pour qu'en cheminant je baise tes cheveux,
Sur mon épaule heureuse abandonne ta tête.

Mets un de tes chers bras au cou de ton ami;
Traversons, enlacés, le village endormi;
Et, comme nous voulons, dans la campagne verte,

Dès l'aurore, demain, reprendre notre vol,
Nous laisserons, ce soir, la fenêtre entr'ouverte,
Pour être réveillés au chant du rossignol!





RÊVE FLEURI

Ma chère, tu cueillais, en riant aux échos,
Des gerbes de bleuets et de coquelicots.
O journée en plein air, adorable et trop brève!...
Et, dans le large lit d'auberge où j'ai dormi
En sentant, près du mien, battre ton cœur ami,
Pendant toute la nuit, j'ai vu des fleurs en rêve.





CONFIANCE

Souvent, libertin lassé de mon rôle,
J'ai feint un amour à peine éprouvé.
Mais tu m'as guéri, mais je suis sauvé,
Depuis que je dors sur ta jeune épaule.

C'est un sentiment si frais et si pur,
C'est comme une fleur dans mon âme éclose,
Lorsque tendrement ma tête repose
Sur ton humble cœur, dont je suis bien sûr.

Je vieillis, j'ai fait deux tiers du voyage;
Mais si, quelquefois, j'en suis attristé,
Cela passe vite, ainsi qu'en été
Glisse sur les champs l'ombre d'un nuage;

Car j'ai mon bonheur sincère et permis,
Car je suis certain, ô chère maîtresse,
Que bientôt, hélas! quand fuira l'ivresse,
Nous serons encor de bons vieux amis...

Et c'est pour jamais! Et, chauds et fidèles,
Mes derniers désirs vont vers ton amour,
Comme, dans le ciel d'un dernier beau jour,
S'attarde et tournoie un vol d'hirondelles.





LE BON LENDEMAIN

J'AI, de façon presque incongrue,
Bâillé dans le monde, hier soir...
Ma petite amie, allons voir
Les humbles passants dans la rue.

Le musc est un affreux parfum ;
On m'a dit trop de platitudes...
Dans le faubourg aux odeurs rudes,
Écoutons les gens du commun.

J'ai vu des messieurs pleins de morgue
Et des dames raides d'empois...
Vois donc, sur les chevaux de bois,
Tourner le peuple au son de l'orgue !

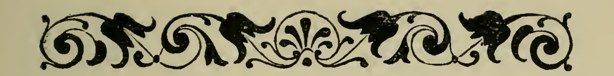
J'ai fait un dîner trop truffé,
Qu'encore aujourd'hui je digère...
Vivent nos dînettes, ma chère,
Où je bois, assis, mon café !

Un bas-bleu, sorte de girafe,
M'accabla de pédants discours...
Écris-moi souvent, mes amours,
J'aime tes fautes d'orthographe !

Quand j'ai pu m'enfuir, plein de thé,
Il était une heure et demie...
Couchons-nous, ma petite amie,
Comme les oiseaux en été.

Là-bas, une coquette obèse
Croit que j'aspire à ses faveurs...
Ma svelte blonde aux yeux rêveurs,
Donne ta bouche qu'on la baise!





ACCIDENT D'HIVER

Il fait froid. Rentrons vite. Il fait froid. Les gamins
Achètent des marrons pour se chauffer les mains
Et courent en frappant des pieds, comme en colère.
Dans le ciel bleu d'acier, un ciel de nuit polaire,
Le dur scintillement des étoiles s'accroît.
Les ruisseaux sont gelés. Rentrons vite. Il fait froid,

Tu me serres le bras bien fort, pauvre petite.
Je te sens frissonner. Il fait froid. Rentrons vite,
Et montons l'escalier quatre à quatre... Grand Dieu!
Dans la chambre, on n'a rien préparé pour le feu.
Nous grelottons. J'allume une triste bougie;
Au bord du canapé, blême, sans énergie,
Gardant voile, fourrure et manchon, tu t'assieds.
Comme il fait froid! Je pousse un coussin à tes pieds
Et j'y tombe à genoux, sans quitter ma pelisse.
C'est si drôle, que tu souris avec malice:
Voilà des amoureux qui ne sont pas fringants!
Nous nous prenons les mains, mais sans ôter nos gants,
Et nous partons d'un grand éclat de rire, ensemble...
Oui! mais je deviens fou, quand tu ris. Il me semble
Qu'il fait meilleur. Glissant mes mains sous ton manteau,
Je te serre en mes bras comme dans un étau.
Je me réchauffe là. Tant pis pour ta toilette!
Levant du bout du nez le bord de ta voilette,
Je te donne un baiser, et me sens — que c'est doux! —
Au travers de ta jupe étreint par tes genoux.
Elle tiédit enfin, ta bouche jeune et pure;

Mes lèvres vont chercher ton cou dans la fourrure;
Contre mon cœur, ton cœur ému fait un sursaut;
Tu pousses un soupir... Dis donc, comme il fait chaud!





DERNIÈRE FLAMME

Oui ! j'ai changé souvent de maîtresse et d'amours,
Mais, chaque fois, j'ai cru que c'était pour toujours
Et, jusqu'à l'âge mûr, j'ai connu la misère
De me duper moi-même, en me croyant sincère.
Ah ! dans cette heure exquise où le désir naissant
Et les parfums d'Avril troublent l'adolescent,
Heureux, heureux celui qui résout le problème
De n'aimer qu'une fois, d'aimer toujours la même !

Il ne connaîtra pas, celui-là, le frisson
Qui — lorsque vient l'amour de l'arrière-saison,
Sentiment moins ardent, sensation moins vive, —
Soudain glace le cœur et fait douter qu'il vive...
C'est mon ancien regret, chère âme, et tu le sais !
Car bonheurs et chagrins de mes amours passés
Sont devenus des vers et j'en ai fait mon livre,
Misérable rêveur qui me regarde vivre.
Lorsque tu m'as choisi, tu savais bien, hélas !
Que ton bras s'appuyait sur un bras déjà las.
Quand, fixant sur mes yeux tes yeux d'esclave heureuse,
Tu me tendais la fleur de ta bouche amoureuse :
« Laisse-moi seulement t'aimer ! » me disais-tu.
Et, j'en conviens, souvent mon cœur n'a pas battu,
Malgré tous mes baisers sur ton front incrédule.
Non ! il ne battait point, — pareil à la pendule
Dont on a pour toujours arrêté le ressort,
Dans la chambre funèbre où quelque prince est mort.
Que j'ai souffert alors de ne pouvoir te rendre
Qu'un goût sentimental, qu'un peu d'amitié tendre !
Mais j'ai voulu t'aimer, parce que tu m'aimais.

Aujourd'hui, chère enfant, viens dans mes bras, et mets,
Mets ton front sur mon cœur... Tu l'entends?... Il palpite!...
Lentement, lentement, mais chaque jour plus vite,
Ainsi qu'un voyageur par l'espoir soutenu,
Le lointain exilé, l'absent, est revenu.
Mon Octobre frileux donne sa chrysantème;
Ton charme et ta constance ont triomphé : Je t'aime!...
Mon enfant, serre-moi bien fort entre tes bras
Et jure, oh! jure-moi que tu l'entretiendras,
La flamme que ta jeune haleine a fait renaître!
Car c'est mon seul bonheur, ma seule raison d'être;
Par elle seulement je suis poète encor.
Gardons, ô mon enfant, ce suprême trésor!
Veillons, ô ma plus chère et dernière maîtresse,
Sur ce foyer d'amour qu'alluma ta tendresse,
Comme un mineur perdu protège avec sa main
Le flambeau qui lui fait retrouver son chemin!





L'INCORRIGIBLE

LORSQUE, vaincu d'un seul regard, je t'ai suivie,
Plus d'un m'a dit : — « Encore? A quarante ans passés ! »
Soit. J'ai des cheveux gris aux tempes, je le sais ;
Mais ma soif de tendresse est loin d'être assouvie.

Celui-là qui me blâme, au fond du cœur m'envie.
Non ! je n'ai pas assez vécu, souffert assez,
Et je vaux mieux que vous, jeunes vieillards glacés,
Et l'amour est la grande affaire de la vie !

Non! je ne deviendrai jamais pareil à vous,
Dont quelques chaudes nuits font de calmes époux,
Et qui n'aimez qu'un temps, comme on jette sa gourme.

Regardons-les passer, ma mie, et plaignons-les,
Ces couples sans désirs qui traînent leurs boulets,
Ainsi que des forçats sous le bâton du chiourme!





DÉSIR DE GLOIRE

J'ai vu des hardes surannées
Dans la boutique d'un fripier ;
Telle sera, dans peu d'années,
Ma pauvre gloire de papier.

On me lit. Soit. J'en ai des preuves :
On réimprime encor mes vers.
J'apprends, par les paquets d'épreuves,
Que mes lauriers sont toujours verts.

Mais, hélas ! tout passe et tout lasse,
Les meilleurs et les plus fameux
A d'autres ont cédé la place,
Et l'on m'oubliera tout comme eux.

Tout bruit est vain et se dissipe,
Et fût-on, comme Béranger,
Reproduit en tête de pipe,
La Mode est femme et veut changer.

Songe au passé, deviens modeste,
O poète ! et de tant d'efforts,
De tant d'œuvres, vois ce qui reste :
Des ruines ! des arbres morts !

Parfois, pourtant, la branche sèche
A l'air de reverdir un peu ;
Sur le mur ouvert d'une brèche
Grimpe un liseron rose et bleu ;

Et quelques vers, une élégie,
Un sonnet, sauvés de l'oubli,
Dans l'herbier de l'Anthologie
Conservent leur charme pâli.

Oh ! si par bonheur doit survivre
Un humble poème de moi,
Qu'il soit donc choisi dans ce livre,
Que j'ai, mignonne, écrit pour toi !

Vétéran n'ayant plus mon grade,
Poète oublié, triste et vieux,
Je serai mort, ma camarade,
Et tu m'auras fermé les yeux ;

Tu te rappelleras, ma chère,
Mes jours de la fin, si peu gais,
Et ma gloire si mensongère,
Quand tu passeras sur les quais

Et verras mes recueils intimes,
Jadis célébrés si souvent,
Qui, dans la boîte à dix centimes,
Seront feuilletés par le vent.

Mais qu'une enfant du voisinage
Qui te confiera ses amours,
— Car pour ces choses, malgré l'âge,
Tu seras clémente toujours, —

Ranimant en toi, pauvre vieille,
Le feu sous la cendre endormi,
Murmure, un jour, à ton oreille,
Un poème de ton ami,

Les seuls vers de lui qu'on connaisse,
Les seuls dont la tendre langueur
Émeuve encore la jeunesse
Et trouve un écho dans son cœur ;

Alors, joyeuse et rassurée,
Tu me trouveras bien heureux
Que ma chanson soit murmurée
Par les lèvres des amoureux !

Ces vers dont on garde mémoire
Seront deux fois récompensés,
S'ils défendent un peu ma gloire,
Eux qui m'ont valu tes baisers.

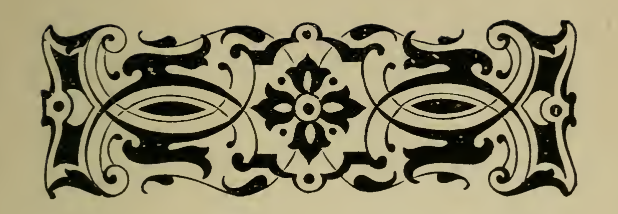
Des larmes mouillant tes lunettes
Tu te souviendras qu'autrefois,
Accompagné par les fauvettes,
Je te les disais dans les bois.

Caressant, de ta main légère,
Mon front posé sur tes genoux,
Combien tu me savais sincère !
Combien mes chants te semblaient doux !

Oh ! qu'à son tour, la Renommée
Continue à les juger tels,
Et que, pour t'avoir tant aimée,
Je laisse des vers immortels !



TABLE



TABLE



Achevé d'imprimer

Le sept mai mil huit cent quatre-vingt-sept

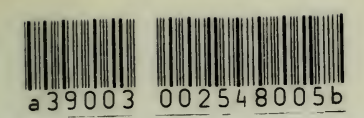
PAR

ALPHONSE LEMERRE

(Aug. Springer, *conducteur*)

25, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS

A PARIS


a39003 002548005b

